

Bonheur du jour

C'est une histoire à tiroirs, à l'instar de la vie où l'on va de découvertes en déboires, de tracasseries en joies, et vice-versa. Ce samedi de décembre était de ceux où le froid engourdit mais où l'on vient néanmoins fréquenter les commerces pour y retrouver ces sensations enfantines de Noël, celles des vitrines enneigées scintillantes, des chants entêtants, des odeurs de marrons chauds et des passants aux bras chargés de présents. Le ciel azur de cette fin de journée, bien trop courte en cette période de l'année, se parait même de boules de cotons rosées ajoutant à la féerie du moment.

Je déambulai mollement sur le marché à la recherche d'un *je-ne-sais-quoi* qui pourrait faire plaisir à chacun, quand ma voisine me tomba dessus. Madame Francklin est une petite dame délicieuse, mais démesurément pipelette : « *Joyeux Noël, me lança-t-elle avec sa verve habituelle. Vous savez j'ai déménagé, je ne pouvais plus rester seule. Vous faites vos emplettes ?* ». Trois ans que je la connais : elle va refaire le monde et je ne vais pas dénicher le moindre cadeau... Je prétextai un rendez-vous et fuyais. Dans ma hâte, j'atterrissais sans le vouloir dans le quartier des antiquaires aux objets chargés d'histoires.

Au fond d'une boutique, un peu en pénitence, derrière une potiche de Chine, une soupière en Copenhague, et plusieurs fauteuils d'époques, se trouvait éclairé par des lustres à pampilles, un petit bonheur du jour qui ressemblait à s'y méprendre à celui de Mamie. J'entrai et allai en tirer avec délicatesse les tiroirs comme pour vérifier s'il n'y aurait pas quelques ballons de baudruche oubliés. Rien évidemment. J'inspectai le meuble : cuir peu marqué, marqueterie comme neuve. De ma mémoire surgit Papy, qui, pour mes 10 ans, m'avait confié le secret du bonheur (du jour). En quelques mouvements, un cliquetis et, sous mes yeux éblouis, un tiroir invisible bien dissimulé dans la marqueterie s'ouvrit, dévoilant un billet de 20€ que Papy m'offrit.

Alors, laissant opérer l'enfant que j'étais redevenue un instant, m'assurant que personne ne regardait, j'ôtai le tiroir de gauche, enfonçai la main et dégotai un loquet que j'actionnai. Un clic et le miracle s'accomplit, laissant s'avancer un compartiment caché que j'extirpai de son logement comme un enfant ébaubi devant son présent. Dedans se trouvait un petit livre ancien. Très fière et émue, j'inspectai ma trouvaille : une dizaine de centimètres de haut sur sept de large, une couverture en cuir arborant une croix dans un ovale, un papier marbré bleu à l'intérieur, une tranche dorée. Sur la première page « Bibliothèque pieuse des maisons d'éducation » et avec de belles lettres écrites à la plume « Louise Leprince ». Le livre datait de 1852, imprimé à Tours, et s'intitulait « la Sainte Communion, c'est ma vie ! », avec sur la page d'en face une enluminure représentant des personnes en prière devant un ostensor. Je ne suis pas très sensible aux bondieuseries, mais ce livre était joli, avec son texte aéré, et ses pages illustrées. Une image jaunie marquait une page « *En ce beau jour, je prie la Sainte Vierge de combler ceux que j'aime de bénédictions et de grâces* », avec au dos « *souvenir de ma communion solennelle – Mathilde Colin – 7 juin 1940 – Sacré-Cœur Versailles* ». Plus loin, une autre image d'un enfant à genou priant, et l'inscription « *Seigneur, exaucez ma prière pour tous ceux qui me sont chers, et rendez-leur en bénédictions leur affection* ». Je retournai la carte et manquai de m'étrangler !

Je donnai à l'antiquaire les 10€ qu'il me réclamait pour cet objet non répertorié et filai chez Mamie. Il fallait que j'en ai le cœur net. Elle fut sidérée de ma découverte et retournait incrédule cette image de sa communion, le 7 juin 1940. Elle ne connaissait pas de Louise Leprince.

- Et cette Mathilde Colin qui a fait sa communion en même temps que toi ? Ça te parle ?

- Colin, non. J'avais une amie qui s'appelait Mathilde à l'école mais elle ne risquait pas de faire sa communion, elle m'avait confiée un jour qu'elle était juive. C'est si loin... Une vraie amie ! J'étais en admiration devant elle : elle avait toujours les meilleures notes et m'avait expliqué comment ne pas sécher sur une table de multiplication, je lui en étais éternellement redevable. Nous étions devenues inséparables. Cohen ! Pas Colin. Un jour, elle n'est plus venue à l'école et je ne l'ai jamais revue. En grandissant, j'ai compris avec effroi ce qui s'était passé pendant cette guerre pour les juifs et j'étais terrifiée pour elle.

J'écoutais les souvenirs de Mamie avec une interrogation principale : si on suppose que cette Mathilde était l'amie juive de Mamie qui aurait changé de nom, pourquoi aurait-elle une image de communiant et un livre pieu sorti d'une vieille bibliothèque familiale ? Sur internet, pas de trace d'une Mathilde Colin/Cohen. En continuant mes investigations avec « *Sacré-Cœur Versailles Seconde Guerre mondiale* », je tombai sur un article du Parisien relatant l'héroïsme de deux religieuses ayant caché des enfants juifs pendant la guerre. Simple coïncidence ou vraie piste ? Je me rendis au Couvent des Sœurs servantes du Sacré-Cœur, avenue de Paris. Une plaque à l'entrée commémorait l'acte de bravoure de Mère Annette et Sœur Marguerite. En montrant le livre pieu, j'expliquai à une sœur mon étrange démarche, retrouver l'amie d'enfance de Mamie -Mathilde- qui aurait pu être parmi les fillettes sauvées. La religieuse prit le livre et s'absenta. Elle revint quelques instants plus tard avec une sœur âgée tenant le livre sur son cœur. Sœur Marguerite.

- *Bien sûr, je me souviens très bien de Mathilde. On l'avait appelé Colin car il suffisait de changer deux lettres au nom pour falsifier les documents. Mathilde était arrivée avec son livre préféré dans lequel était l'image de communiant de son amie. J'ai eu l'idée de lui faire une image de communion avec son nouveau nom et la même date. Les enfants juifs que nous cachions étaient baptisés, devaient apprendre leurs prières et faire leur communion, pour donner le change si les nazis venaient inspecter l'orphelinat. C'est dans cette optique aussi que je lui ai donné ce vieux livre.*

J'assommai de questions la vieille religieuse. Oui, Mathilde avait survécu à la guerre. Oui, elle l'avait revue depuis. Régulièrement. Oui, elle s'était mariée. Oui, elle connaît son adresse, près de Mignot il lui semble. J'étais abasourdie. Mathilde habiterait près de chez moi, un comble ! Je l'ai peut-être déjà croisée ? La vie est tellement pleine de hasards !

- *Non, rien n'est dû au hasard. Ce sont des clins "Dieu", me reprit Sœur Marguerite avec un sourire malicieux. Ceci dit, Mathilde n'est plus au Chesnay mais en résidence-Senior à Versailles. Demandez Mathilde Francklin, c'est son nom d'épouse.*